



Entre spiritualité et religion : figures mythiques dans *Les corbeaux* de Dominique M'fouilou, et dans *Le feu des origines* d'Emmanuel Dongala

ANTSUE Jean Bruno

Littératures et civilisations africaines

Université Marien Ngouabi, Brazzaville, République du Congo

ajeanbruno@gmail.com

Résumé : L'objet de notre étude porte sur « Entre spiritualité et religion, figures mythiques dans *les corbeaux* de Dominique M'fouilou et *Le feu des origines* d'Emmanuel Dongala ». La lecture de ces deux fictions narratives nous a permis d'identifier des personnages phares qui sont des points d'ancrage, des références identitaires et les aspirations des peuples : Mandala Mankunku et André Grenard Matsoua. Figurations du mythe, ces personnages, par leur héroïsme et leur dimension messianique sont perçus comme emblèmes nationaux ou libérateurs. À cet égard, notre objectif est d'étudier, à partir de la mythocritique inspirée de l'anthropologue français Gilbert Durand, les personnages mythiques dans le corpus ainsi que la spiritualité et la religion comme traits anthropologiques ou sociologiques.

Mots clés : spiritualité, religion, mythe, messie, identité.

Between spirituality and religion: mythical figures in *Les corbeaux* by Dominique M'fouilou, and in *Le feu des origines* by Emmanuel Dongala

Abstract : The object of our study concerns "Between spirituality and religion, mythical figures in the crows of Dominique M'fouilou and The fire of the origins of Emmanuel Dongala". Reading these two narrative fictions allowed us to identify key characters who are anchor points, identity references and the aspirations of peoples: Mandala Mankunku and André Grenard Matsoua. Figurations of the myth, these characters, by their heroism and their messianic dimension are perceived as national emblems or liberators. In this respect, our objective is to study, from the mythocritical inspired by the French anthropologist Gilbert Durand, the mythical characters mentioned above in the corpus as well as spirituality and religion as anthropological or sociological traits.

Keywords: spirituality, religion, myth, messiah, identity.

Introduction

Le sacré et le profane fleurissent dans plusieurs fictions africaines. Ils sont les deux pôles de la pensée de Mircea Eliade. La religion est une ouverture d'esprit, une culture. À cet effet, (M. Eliade 1963, p.174) écrit :

Aux niveaux archaïques de culture, la religion maintient l'ouverture vers un monde surhumain, le monde des valeurs axiologiques. Celles-ci sont « transcendantes, » étant révélées par des êtres divins ou des ancêtres mythiques. Elles constituent par suite des valeurs absolues, paradigmes de toutes les activités humaines

Notre étude exige la mythocritique comme approche dans la perspective de Gilbert Durand, puisqu'elle met au centre des personnages mythifiés et déifiés. En effet,

Pour nombre d'anthropologues, de littéraires et de spécialistes du mythe, l'étude de l'imaginaire décrit par Gilbert Durand apparaît comme un modèle incontournable pour la compréhension des collectivités et des individus. Dans le champ de l'anthropologie et de la sociologie, l'œuvre de Gilbert Durand se laisse appréhender comme la découverte et la mise en ordre d'un immense continent, celui des croyances et des représentations collectives. (Michel Cazenave, préface *Introduction à la mythologie*, 1996, p.8)

Les religions importées ont fortement impacté les sociétés africaines qui néanmoins restent enracinées et attachées à la mémoire séculaire dans leur culture, leur religion, leur rite. Toute religion, comme le fait remarquer Jean Pierre Makouta-Mboukou, est une culture. C'est le cas du christianisme, religion officielle de l'Occident que les missionnaires débarqués en Afrique, ont vulgarisé dans la perspective de faciliter la colonisation, sans heurts des peuples autochtones. Cette religion importée est une forme d'identité et de culture imposées, et, sous-tend la question de l'Autre, de l'altérité. Le choix de réactualiser quelques figures mythiques de la littérature congolaise justifie la présente réflexion. Ainsi, le lien littérature/ religion est séculaire. À cet égard, Pierre Halen (2016,15) écrit : « Les liens entre la littérature et la spiritualité- au sens provisoirement très large de toute pratique anthropologique supposant l'idée d'un au-delà « de la matière, du réel ou des sens »¹-sont multiples et variés. Ils sont aussi très anciens. ». Ainsi, dans le discours humain-textes écrits ou oraux-sacralité et spiritualité alternent. Il sera question dans notre étude de jeter une passerelle entre religion et spiritualité, d'interroger les figures mythiques. La sublimation de ces figures mythiques n'a-t-elle pas donné naissance à des religions de type messianique ? La réponse à cette interrogation nous amène à saisir les enjeux des romanciers à l'étude par rapport aux mythes. Ce qui, en revanche, donne lieu aux hypothèses suivantes : Les romanciers à l'étude construiraient leur imaginaire à partir des personnages mythiques. La religion et la spiritualité seraient les marqueurs de la vie humaine. Aussi, les différents axes de notre travail porteront-ils essentiellement sur la religion (dieu, le sacré, les rites, les mythes) et les mythes (rapport Noir/ Blanc,etc) dans le corpus. Pour parvenir aux résultats, nous adoptons l'approche mythocritique et montrer que les mythes sont inhérents à la société humaine.

¹ Trésor de la langue française, article « spiritualité », A, 2 ; <http://actilif.actilif>, consulté le 6.9.2015.

1. Revue de la littérature sur la religion et la spiritualité

La religion et la spiritualité est une ancienne problématique. Des penseurs tels Mbiti John², M'bokolo Elikia³, Thomas Louis Vincent et Leneau René⁴, Zahan Dominique⁵, Louis Vincent Thomas et René Luneau⁶, Marcel Gauchet⁷ ont théorisé sur cette problématique. Pierre Halen (dir) a montré que les littératures africaines et spiritualité⁸ entretiennent des liens séculaires. À cet effet, Bernard Mouralis évoque cette relation : « La relation que l'écrivain est susceptible d'entretenir avec le sacré n'est pas, en soi, un problème nouveau. » (B. Mouralis 2016, p.43). Evoquer cette problématique c'est retrouvé « le feu des origines », pour reprendre le titre d'un roman d'Emmanuel Dongala. Chaque société ou chaque monde est un miroir sur lui-même, matériellement et spirituellement, car « le cosmos ne constitue pas un monde figé, froid, au contraire, c'est un monde chargé de signification » (D. Zahan ,1970, p.129). Les déités, les dieux, les goéties et les divinités c'est l'univers africain.

La spiritualité est un marqueur culturel ou identitaire remarquable dans les sociétés africaines. Avant l'arrivée des Blancs, les Africains avaient une religion. À propos des divinités, les romanciers africains font mention de Dieu ou de la pluralité des dieux dans les textes narratifs. Chez Seydou Badian, *Noces sacrées* (les Dieux du Kououlamini), (1977) est un titre éponyme qui alterne divinités et sacralité. Le Kimbanguisme et le Matsouanisme, au Kongo par exemple, fondent un courant messianique, mouvement religieux et prophétique à sensibilité nationaliste. Les instigateurs de ces mouvements respectivement Simon Kimbangu et André Matsoua. Ils sont perçus comme des « messies », des libérateurs. Le « messie » est porteur d'un message. C'est un guide. C'est dans ce sillage que nous pouvons situer le roman de Guy Menga *Case De Gaulle* (1984) où le matsouanisme est évoqué comme principale religion des autochtones, et où Matsoua est élevé en digne fils du pays et honoré par rapport à ses actions, son héroïsme. En rapport avec la religion et la spiritualité, nous entendons mener une étude des figures mythiques chez Emmanuel Dongala (1987) et Dominique M'fouillou (1977). Il ne s'agit pas d'une étude comparative, mais, d'une simple

² Mbiti John, *Religion et philosophie africaines*, Yaoundé, Ed. Clé, 1972.

³ M'bokolo Elikia, *Afrique noire. Histoire et civilisation, T. II, XIX et XX siècles*, Paris, Hatier, 1992.

⁴ Thomas Louis Vincent et Leneau René, *Les religions d'Afrique noire. Textes et traditions sacrés. Tome I.*, Paris, Stock, 1981.

⁵ Zahan Dominique, *Religion, Spiritualité et pensée africaine*, Paris, Payot, 1970.

⁶ Louis Vincent Thomas et René Luneau, *Les religions d'Afrique noire. Texte et traditions sacrés. Tome I.* Paris, Ed. Stock, 1981.

⁷ Marcel Gauchet, *La religion dans la démocratie Parcours de la laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.

⁸ Pierre Halen et Florence Paravy (dir), *Littératures africaines et spiritualité*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, 2016.

perception entre des prototypes (Mandala Mankunku) et (André Grenard Matsoua).

2. Religion et humanisme

Toute religion, comme le fait remarquer Jean Pierre Makouta-Mboukou, est une culture. L'église catholique est une institution organisée dans les colonies où le missionnaire a joué un rôle important. La religion catholique est une religion importée. C'est la religion des maîtres. Celle-ci a détrôné la religion indigène. Ce que rapporte le narrateur dans *Le feu des origines* :

Ce dimanche-là, le missionnaire arriva par hasard au moment où ils exécutaient ces danses qu'il n'avait jamais vues et il entra dans une colère furieuse, devint plus rouge que l'étranger qui, jadis, mit le premier le pied dans le village de Lubituku. Les tam-tams se turent, tout le monde le regardait, intrigué. (E. Dongala 1987, p. 94).

Par métonymie le Missionnaire et le Colon avaient une même mission, mais la sotériologie joue la cajolerie pour l'anéantissement des sortilèges, de la spiritualité et des esprits nègres. La religion occidentale devient pour la circonstance un véritable phagocyte des valeurs authentiques noires pour l'installation des mésusages coloniaux. La religion chrétienne ne serait alors qu'un moyen dont se sont servis les Occidentaux pour affaiblir l'Afrique de ses puissances traditionnelles. Le rhème narratif développé dans la régénération actoriale est celui de la répugnance religieuse.

Si les représentations matérielles et fictives n'expriment pas son patriotisme ou son humanisme pour le peuple noir ou congolais, elles expriment l'attachement de l'auteur aux croyances, à la négrofication, aux religions ancestrales et originelles kongo. En témoigne la révélation messianique de « Moutsompa » pour « débarrasser le pays de tous les étrangers » (E. Dongala, 1987, p.177). Cette oniromancie est une affirmation actantielle contre le système colonial et les actants allogènes ou exogènes. L'auteur (E. Dongala) considère la religion occidentale comme une entourloupette, une aliénation ou un balisage de la colonisation. Il est ancré dans le messianisme Kongo. D'où l'évocation métaphorique des figures et des énigmes de la théurgie endogène. De fait, qu'est-ce que le messianisme ? D'après *Le Grand Robert*, (2020, p.320),

On entend par messianisme un courant de pensée qui, très ancien en Israël, prit peu à peu une force et une profondeur considérable, au point de devenir un des aspects caractéristiques de la spiritualité juive, et qui aboutit à révéler l'image d'un être à la fois humain et surnaturel, dont l'apparition sur terre inaugurerait une ère du salut ».

Pour exprimer la voix de « Kimpa Vita », la Béatrice du kongo et la spiritualité endogène, Dongala crée un personnage allégorique. Il s'agit de « Santu-a-Ntandu ». La voix de ce personnage est une euphonie théurgique et

mystique. La religion met l'accent sur le sacerdoce, la purification et tout le rituel religieux. Dans la séquence textuelle suivante, l'accent est mis sur le nom « Yesu », une divinité supérieure :

Alors l'esprit de Dieu descendait sur celles qui étaient purifiées et les femmes touchées criaient « Yesu, Yesu » et, par un soudain don de glossolalie, se lançaient dans un caquetage babélesque que seule la sainte semblait comprendre, puis se remettaient à crier « Yesu, Yesu », se trémoussaient, trépignaient, sautaient, tombaient par terre dans un état cataleptique, (...) (E. Dongala 1987, p.18).

La religion est un acte individuel, une administration rigoureuse fondée sur une certaine organisation. Le port des médailles sacrées est un acte religieux qui relève du christianisme et de la sainteté :

Pendant ce temps, fait étrange qui rassura les autorités tant administratives que religieuses, le pays fut atteint, semble-t-il, par un renouveau de ferveur religieuse : la demande en médailles saintes doubla, tripla, alors que, moins d'un an auparavant, il fallait utiliser l'armée pour en distribuer (E. Dongala, 1987, p.200).

La religion relève du sacré. À cet effet, (M. Eliade 1965, p.17) écrit : « On pourrait dire que l'histoire des religions, des plus primitives aux plus élaborées, est constituée par une accumulation de hiérophanies, par les manifestations des réalités sacrées. La religion autochtone porte une dénomination variable d'une fiction à une autre. Dans *Les corbeaux*, par exemple, elle porte l'appellation « Diboundou ». Le matsouanisme, le kibanguisme, le gundzisme sont des religions autochtones avec des missions bien précises. Matsoua, un leader charismatique s'est opposé farouchement à la colonisation et crée un mouvement religieux notamment le « matsouanisme », mouvement à la fois politique et religieux qui prêche l'unité nationale, égalité et liberté. Aussi, refuse-t-il de payer les impôts de capitation et de trois francs. *Les corbeaux* de Dominique M'Fouillou est un titre éponyme. C'est l'appellation des fidèles d'André Grenard Matsoua. Ils défendent radicalement leur religion ; ce qui est perceptible à travers le dialogue entre un fidèle de Matsoua (matsouaniste) et la police. Le vieux, un personnage romanesque interroge cet adepte à propos de ce dialogue.

- Mais qu'est-ce que tu as avec la police ? - C'est à cause de notre religion.
- Votre religion ! Mais qu'est-ce que c'est, cette histoire de religion ! ...
- Oui, notre religion, la religion matsouaniste.
- Vous avez créé une Eglise si je comprends bien, demanda le vieux tout étonné.
- Oui, nous avons créé notre propre Eglise pour prier Dieu et le retour de Matsoua... Les Blancs et leur Eglise catholique nous ont trop longtemps trompés (D. M'Fouillou, 1980, p.197-198)

Le Matsouaniste conçoit la religion comme un trait identitaire, une appropriation, le souffle de l'âme que l'on ne peut altérer, une vision du monde :

Tous ces hommes, qui se recrutent dans le peuple, se confondaient avec leur culte. Entre eux et leur religion, c'était la même chose. Ils l'acceptaient tout entière, sans réserve. Le culte était devenu un dialogue tendre entre leur foi, la religion et eux-mêmes, à travers lequel ils exprimaient tous la même pensée. Ils croyaient à ce qu'ils se représentaient avec vivacité. (D. M'Fouilou 1980, p.218).

Bien plus, les disciples de Matsoua perçoivent la religion comme une passion : « Quel que soit le nom qu'on leur attribue, matsouanistes ou corbeaux, les fidèles gardaient leur idéal. Leur foi paraissait si caractéristique de leur devise, qu'ils considéraient leur religion à son tour comme une passion (D.M'Fouilou 1980 ,p.210). Cette religion s'oppose à la religion catholique. C'est une révolution anthropologique et sociologique :

L'apparition du matsouanisme comme religion ne signifiait pas un simple changement du point de vue de ces prophètes. En opposant à la religion catholique européenne une religion nègre, elle réalisait bien d'avantage : une migration de l'esprit qui, abandonnant le statut religieux du colonialisme, abordait une autre forme de religion, adaptée aux rapports économiques et sociaux que les adeptes vivaient dans leur vie quotidienne, aux mœurs et coutumes qui faisaient partie de leur existence. (D. M'Fouilou 1980, 203)

Nous avons noté une altérité spirituelle, religieuse fondée sur la race, la discrimination, voire le mépris :

Nous sommes les chefs nous sommes beaux, intelligents Dieu nous a envoyés pour vous civiliser vous êtes noirs, la couleur du démon, de la nuit, du serviteur, vous êtes esclaves macaques regardez vos cheveux crépus vos lèvres charnues vos nez camus alors que nous avons les cheveux raides le nez fin et pointu les lèvres minces nous sommes la race des seigneurs reculez redressez la tête garde à vous ! ... » Ils leur donnèrent des fusils, des galons, leur apprirent à se mettre au garde-à-vous devant le drapeau. (E. Dongala 1987, p.59)

Cette forme de discrimination se lit davantage par cette séquence textuelle où la religion autochtone est davantage battue en brèche par le colonisateur :

Pour préparer la merveilleuse parousie qu'elle annonçait, elle fonda un corps de doctrine nouveau, d'un côté s'inspirant de la religion des maîtres, de l'autre la rejetant. Elle disait qu'il n'y avait qu'un Dieu tout-puissant qui s'était exprimé par l'intermédiaire de Jésus-Christ et de Moutsompa, tout autre culte étant idolâtre ; elle collectait des milliers de statuette et de sculptures et les brûlait publiquement après une séance de prière collective (E. Dongala 1987, p. 180).

Or, la religion est un acte d'abord individuel qui engage la conscience individuelle, le choix et la liberté. Quand elle est importée, elle devient une forme d'identité imposée. A cet effet, le narrateur affirme :

Pendant ce temps, fait étrange qui rassura les autorités tant administratives que religieuses, le pays fut atteint, semble-t-il, par un renouveau de ferveur religieuse : la demande en médailles saintes doubla, tripla, alors que, moins d'un an auparavant, il fallait utiliser l'armée pour en distribuer. (E. Dongala 1987, p. 201)

2. 1. *Le sacré et le profane*

L'armature (A.J. Greimas 1966, p.35-36) du mythe africain repose essentiellement sur la civilisation de la parole. Ainsi, l'origine du mythe africain relève des sources inconnues. A.J. Greimas, (1981, p.35) définit le concept *armature* : « Il semble que par l'armature, qui est un élément invariant, il faut entendre le statut structurel du mythe en tant que narration ». Le sacré évoque la sacralité de l'espace, du monde, des mythes, des figures mythiques. » Dieu, le culte, le rituel initiatique relèvent de la sacralité.

2.2. *Dieu*

Cet être sacré et surnaturel est présentifié dans notre corpus. Les colonisateurs légitiment leur action en se basant sur l'évangélisation :

Nous sommes les chefs nous sommes beaux, intelligents Dieu nous a envoyés pour vous civiliser vous êtes noirs, la couleur du démon, de la nuit, du serviteur, vous êtes esclaves macaques regardez vos cheveux crépus vos lèvres charnues vos nez camus alors que nous avons les cheveux raides le nez fin et pointu les lèvres minces nous sommes la race des seigneurs reculez redressez la tête garde à vous ! ... ». Ils leur donnèrent des fusils, des galons, leur apprirent à se mettre au garde-à-vous devant le drapeau. (E. Dongala 1987, p.59)

Selon Matsoua, Dieu l'a envoyé pour une mission spécifique : « J'ai été envoyé par Dieu pour vous annoncer que l'heure de la libération était proche... » (D. M'Fouilou 1980, p.193). Les missionnaires évoquent Dieu comme un être qu'il faut adorer et servir.

2.3. *Le sacré*

Le sacré et le profane sont les deux pôles de la pensée de Mircea Eliade. Le mythe de la création du monde, (E.Dongala (1987,p.24) ou apocalyptique, (E. Dongala 1987,p.197) évoque la sacralisation de l'espace. *La Bible* apporte assez de détails sur l'origine (cf le livre de genèse) et la fin du monde (cf le livre d'apocalypse). Outre les informations apportées par ce livre sacré, des théoriciens et certaines religions ont épilogué sur ces deux paradigmes. Le darwinisme est une théorie qui prône l'évolutionnisme et, les Témoins de Jéhovah, secte venue d'Amérique prêchant la fin apocalyptique du monde et le nouvel ordre mondial des choses.

- L'église

L'église catholique a détrôné l'église locale par plusieurs stratégies :

Les Églises chrétiennes se lancèrent également dans une gigantesque propagande afin d'éliminer une fois pour toutes le culte hérétique, idolâtre et sacrilège de Ma

Ngudi qui semblait s'enraciner de plus en plus dans le cœur des autochtones. Elles lancèrent une campagne de distribution de médailles saintes. (E.Dongala 1987,p.197)

L'église catholique est une institution organisée dans les colonies où le missionnaire a joué un rôle important. A cet effet, Mineke Schipper de Leeuw fait remarquer que l'arrivée des premiers missionnaires en Afrique noire coïncide plus ou moins avec celle des colonisateurs. Elle affirme à propos : « Tantôt les religieux précédaient les conquérants, tantôt ils les suivaient de près. » (Mineke Schipper de Leeuw 1973, p.27).

- Le culte

Le culte suppose la démesure, la vénération, la déification, le fanatisme. L'extrait ci-après met en relief les personnages de Christ et Moutsompa : « Elle disait qu'il n'y avait qu'un Dieu tout-puissant qui s'était exprimé par l'intermédiaire de Jésus-Christ et de Moutsompa, tout autre culte étant idolâtre ; elle collectait des milliers de statuets et de sculptures et les brûlait publiquement après une séance de prière collective. » (E.Dongala 1987,p.180).Le culte associe parfois le rationnel et l'irrationnel, le naturel et le surnaturel :

Beaucoup de récoltes étaient ainsi gâchées. Les vieux du temps de Lukeni ne réussirent pas à résoudre le problème, seul l'oncle Bizenga avait réussi à imposer son explication : les ancêtres n'étaient pas satisfaits du cadeau qu'on leur faisait et, pour punir les hommes, ils faisaient arriver la saison sèche un mois plus tôt, ou arrêtaient les pluies un mois trop tard ; alors il réclamait cadeaux et offrandes qu'il promettait de livrer aux esprits offensés. (E. Dongala 1987, p.44).

Dans cette séquence textuelle, les ancêtres sont mécontents du don reçu des humains qui payent un lourd tribut. Les ancêtres exercent une certaine autorité sur les humains : « - Fais attention, Mandala, je n'ai que toi comme enfant, les ancêtres n'ont pas voulu m'en donner d'autres. » (E. Dongala1987, p.100). Le culte de Matsoua par ses adeptes relève du fanatisme qui les emmène à rester fermes et intraitables :

Quelque temps auparavant, ces manifestations du culte matsouaniste étaient réprimées par l'administration. Comme les fidèles avaient toujours cette confiance absolue, cette foi, don aveugle d'une population de croyants, ces mesures arbitraires ne les découragèrent pas dans leur lutte. Puisqu'on leur avait promis l'ère de la justice, ils étaient prêts à souffrir pour la conquête du bonheur. C'était comme un mot d'ordre répété, circulant de bouche à oreille le soir, lors de leurs prières, sous l'ombre immense du grand arbre : « Jusqu'au bout, nous ne céderons jamais à la répression, à la destruction de notre foi, de notre Église. Nous lutterons pour sa reconnaissance légale. » (D. M'Fouilou 1980, p.216)

Le culte suppose ainsi un trait d'union entre les membres d'une même association, tel que nous lisons à travers cette séquence textuelle :

Le culte était devenu un dialogue tendre entre leur foi, la religion et eux-mêmes, à travers lequel ils exprimaient tous la même pensée. Ils croyaient à ce qu'ils se représentaient avec vivacité. Leurs rêves, dans leurs sommeils, formaient avec ce qui était pour eux la réalité un mélange inextricable. Leur croyance les avait atteints, dans la profondeur de leurs êtres. (D. M'Fouillou 1980, 218)

2.4. *Le profane : Le rituel initiatique*

-La Sorcellerie

La sorcellerie est une initiation, un aspect identitaire de la culture africaine. Mixée avec le fétichisme, elle permet au sorcier ou au féticheur de se protéger, de jeter les mauvais sorts, de tuer mystiquement, etc ... Les sorciers et les féticheurs sont souvent sollicités lors de certains événements tels les rencontres sportives, les guerres. Si Mankunku dut changer la stratégie de combat de son armée, c'est parce qu'elle fut affaiblie par les fétiches de l'armée voisine : « À la fin de la troisième semaine, c'est-à-dire au douzième jour de l'état d'alerte - la semaine avait alors quatre jours - Mankunku fut obligé de changer la stratégie de son armée ; beaucoup trop de ses hommes étaient victimes des fétiches et sorcelleries de l'armée des envahisseurs étrangers » (E. Dongala 1980, p.68). L'existence de « Mankunku » est une métonymie ou une circonlocution de la spiritualité africaine aux antipodes de la sotériologie. Par sa réincarnation ou par ses atavofigures aux bisaïeux, les femmes du village le qualifient de « l'Homme-panthère » dont parle également H. Lopes⁹. Les sorciers enveniment parfois les querelles intestines entre clans :

Père, je sais que ce n'est pas à un fils d'apprendre à son père à reconnaître un fleuve, mais je crois que ce que tu dis là n'est pas exact. Nous n'étions pas si justes que ça ! As-tu oublié ces querelles de sorcellerie entre clans ? Rappelle-toi, ils ont failli m'éliminer et, qui sait, peut-être m'enterrer vivant sous un arbre nsanda pour la seule raison que j'avais les yeux verts. Notre société était aussi une société de violence. (E. Dongala 1980, p.96)

La sorcellerie c'est l'art de la malveillance et de la nuisance. Le féticheur par contre prend tantôt le contre-pied de la sorcellerie en apportant des solutions idoines :

On fit appel aux grands féticheurs. Ils se réunirent et décidèrent d'employer un kipoyi. Il suffisait de suspendre un objet du disparu sur une branche portée par deux hommes, et la branche vous conduisait inmanquablement à la personne ou à l'objet recherché après les adjurations d'usage. C'était ainsi qu'ils détectaient les sorciers et autres malfaiteurs du village. On suspendit donc un foulard vert perdu par la sainte à une branche de l'arbre ntelu portée par deux solides gaillards ; des blindés et une section de soldats se mirent derrière les porteurs pendant qu'un hélicoptère les

⁹-Henri Lopes, *Le Chercheur d'Afrique*, Paris, Seuil, 1990.

survolait. Et les féticheurs adjurèrent, vaticinèrent, crachèrent du vin de palme en fines gouttelettes sur le foulard, va. kipoyi, (E. Dongala 1987, p.185)

Le sorcier est aussi un cannibale, c'est-à-dire se nourrit de la chair humaine. Les cannibales pratiquent le rituel pour exorciser, pour se défendre, pour vaincre :

Après les scènes de cannibalisme rituel du stade, chauffées à blanc par le discours du chef de l'État, des bandes de militants avaient déferlé dans les rues pour défendre la révolution menacée quoique remportant chaque jour des victoires de plus en plus grandes, comme l'avait appris à ses dépens l'opposant dont le cadavre avait été exposé au gymnasium. (E. Dongala 1980, p.246)

Mankunku fut appelé « nganga, » « féticheur », par son habilité et sa sagesse :

Mankunku ne voulait pas déclencher une polémique inutile ; il continua à travailler sous les ordres de son oncle comme si de rien n'était. Il le remplaçait d'ailleurs si bien que tout le monde se mit à l'appeler nganga, c'est-à-dire celui qui sait : savant, féticheur, guérisseur... Nganga à son âge, lui qui n'avait même pas un enfant, c'était extraordinaire. Il semblait bien que quelque chose était en train de changer dans ce pays. (E. Dongala 1980, p.39)

Le mythe est une sorte d'inscription et de consécration de la riche parole traditionnelle et des enseignements. Riche en images et en symboles, le mythe situe le lecteur dans un espace culturel. C'est un trait identitaire dont les enseignements constituent une replongée dans le terroir et permettent au lecteur de retrouver une fraîcheur étonnante d'éthique. Roland Barthes dans *S/Z* (R. Barthes 1976, p.24-25) met en œuvre une analyse du texte axée sur le repérage des segments narratifs classés selon cinq codes : code de l'énigme, code du sème, code symbolique, code des actions, code culturel.

3. Grenard Matsoua et Mankunku : deux figures mythiques et emblématiques

Selon Mircea Eliade, les personnages mythiques sont les personnages hors du commun : Bien que les personnages des mythes soient en général des dieux et des êtres surnaturels, et ceux des contes des héros ou des animaux merveilleux, tous ces personnages ont ceci de commun : ils n'appartiennent pas au monde de tous les jours (Mircea Eliade 1963, p.23). On note plusieurs approches définitionnelles du mythe. Elles varient d'un dictionnaire à un critique. (Catherine Lanier) propose une définition du mythe : « Un mythe est une histoire exemplaire qui se raconte depuis la nuit des temps, qui n'a pas d'auteur précis et qui explique, pour un peuple donné, les grandes énigmes du monde et les comportements humains. Le mythe est au carrefour de la civilisation, de la religion, de la mémoire et de la culture. » (Catherine Larnier 2014, p. 319). D'après

Paul Aron et alii dans le dictionnaire du littéraire (Paul Aron 2002, p.403) « mythe vient du grec *muthos fable* ou plus en amont *parole*. Le mythe est donc une histoire fabuleuse qui se raconte. Ces histoires établies en tradition offrent en général, sous une forme allégorique, des explications de l'inexplicable. Mircea Eliade, (Mircea Eliade 1963, p.16) écrit à cet effet : « Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires. Personnellement, la définition qui me semble la moins imparfaite, parce que la plus large est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements » ».

Grénard Matsoua et Mankunku sont au départ des personnages sociaux que les auteurs ont transformé en mythes, en surhommes. Ainsi, En tant que récit d'exploits de surhommes (personnages mythiques vêtus de cuirasse spirituelle), ils s'inscrivent dans un système de relations. La figure mythique du héros épique se révèle par son anthroponyme (Ulysse, Achille, Hector, Enée, Moïse, Charlemagne, etc), par ses actes et ses exploits, sa pugnacité. Selon Roland Barthes (1957, p.216-217) :

Le mythe ne peut se définir, ni par son objet ni par sa manière, car n'importe quelle matière peut être arbitrairement dotée d'une signification [...] De l'image elle-même, il y a bien des modes de lecture ; un schéma se prête à la signification beaucoup plus qu'un destin, une initiation plus qu'un original, une caricature plus qu'un portrait.

Selon Gilbert Durand (1996, p.75), « Le mythe est un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes qui, sous l'impulsion d'un schéma, tend à se composer en récit ». Gilbert Durand met en exergue les notions d'images, des rôles des personnages dans la fictionnalité. Dans sa topique socioculturelle, il met davantage en relief les emplois actanciels, les attributs et les actions des personnages (G. Durand, 1996, p.60). La particularité du roman congolais est qu'il est riche d'une imagerie mythique. Dans *un fusil dans la main, un poème dans la poche*, d'Emmanuel Dongala, l'on note la présence des mythes tel « L'Afrique avec un grand A est notre mythe commun, un mythe bien convenable. » (E. Dongala, 1980, p.34). Nous notons l'existence d'une pluralité de mythes et leur universalité. À cet égard, Il existe plusieurs types de mythes. Parmi les théoriciens du mythe, l'on peut citer : Claude Lévi-Strauss, Gilbert Durand, Roland Barthes, Mircea Eliade et bien d'autres. Les mythes envahissent l'espace narratif, dans les fictions narratives étudiées. Nous avons identifié quelques mythes dans *Le feu des origines* et *Les corbeaux* qui font l'objet de la présente analyse.

Nous distinguons trois types de mythes dans l'œuvre d'Emmanuel Dongala. L'œuvre de Dongala fait référence à trois catégories de mythes : le

mythe de la supériorité du Blanc sur le Noir, les mythes religieux et le mythe de la supériorité de l'homme sur la femme. Chez Dominique M'fouilou, nous avons également noté ces trois types de mythes dans le roman à l'étude. Ceux-ci se résument en termes de cosmogonie, de vision du monde, de création du monde, et fin du monde, de patrimoine culturel. Rony Dévyllers Yala Kouandzi (2014, p. 9) évoque l'héroïsme de Mankunku, personnage principal et mythique du roman :

Sous la colonisation, nos écrivains, engagés dans la lutte pour la libération de l'Afrique et des peuples opprimés se sont, entre autres, employés à détruire le mythe du Blanc, du Nègre et du continent noir inspiré par l'eurocentrisme, lequel servait l'intérêt primordial du colonialisme. Parmi eux, figure Emmanuel Dongala, auteur du *Feu des Origines*. Fruit d'un esprit conscient de la valeur de son patrimoine culturel, le roman raconte l'histoire de Mandala Mankunku, l'enfant des palmiers, le savant qui défie les puissants. Véritable mémoire vivante de son peuple, celui-ci part de son village, se retrouve en ville et devient le premier conducteur de train de son pays sur le chemin de fer Nzadi-Océan, Il participe à la lutte pour son indépendance.

L'héroïsme de Mandala Mankunku se lit d'emblée par sa naissance atypique et par son anthroponyme révélateur :

Il naquit donc un jour de saison sèche, dans une plantation de bananiers où sa mère se trouvait seule alors que le village était déserté : les hommes pour chasser ou piller sur les terres voisines, les femmes pour préparer la terre pour la nouvelle saison. N'ayant rien pour couvrir l'enfant, elle cueillit une grande feuille de bananier et la passa sur le feu de paille sèche qu'elle avait allumé pour cuire sa nourriture : après cette suffusion d'âme chaleureuse, la feuille s'amollit, devint plus douce qu'un duvet de kapok, aussi généreuse et bienveillante que le sein de la mère pendant que la fumée y déposait une huile onctueuse comme l'huile de palme pour protéger le corps tendre du nouveau-né. Elle enveloppa l'enfant dans la grande feuille, le serra contre sa poitrine. (E. Dongala, 1987, p.6-7)

Ainsi, des années plus tard, lorsque le garçon devenu homme – il s'appellera alors Mankunku et sera déjà *nganga* – affrontera le roi renégat devant le village réuni, c'est avec une palme dans la main qu'il se présentera afin de rappeler à tous son destin d'homme solitaire et extraordinaire comme le fut sa naissance. (E. Dongala, 1987, p.1)

Gilbert Durand (G. Durand 1996, p.15-46) dans son œuvre *Introduction à la mythologie, Mythes et sociétés* résume son texte sur la méthode et la fonction des mythes. Il évoque le retour du mythe comme *l'éternel recommencement des choses* et fixe cela dans le temps (1860-2100). Mircea Eliade (1965) perçoit le monde ou la nature sous l'angle de la sacralité. Selon ce chercheur, le monde est un réservoir des valeurs religieuses. Mircea Eliade (1963, p.74) mentionne le mythe eschatologique et cosmogonique. Le mythe est fortement enraciné dans l'imaginaire africain, entendu qu'il trouve sa terre d'élection dans une société sans écriture. L'héroïsme du personnage Matsoua est remarquable par ses prises

de position et ses actions. Il préfère, au nom de ses opinions et idéaux, se livrer aux mains des autorités coloniales, être victime d'incarcération, de déportation. Alors qu'il est incarcéré, la réaction de la foule est une réaction violente vis-à-vis de l'autorité coloniale, réclamant la libération de leur leader :

Accusé Matsoua André Grenard, condamné à trois ans...

La foule n'entendit que ces mots. Elle n'en entendit probablement pas davantage. Ces mots pesaient comme une chape de plomb sur toutes les pensées des assistants. Les protestations éclatèrent. La police évacua la salle. Dans les couloirs, les magistrats se bousculaient et, par la petite porte de derrière, on emmena les prisonniers à la dérobée. Au-dehors, la foule qui s'était dressée violemment pour crier son indignation et qui poussait d'effroyables clameurs, s'entassait sur la place de la Mairie. (D. M'Fouilou, 1980, p.43)

Matsoua, ce personnage légendaire et énigmatique qui pouvait arrêter le train, combat le racisme, les malversations coloniales, la division. C'est une figure importante et incontestable de la lutte anticoloniale :

Au sommet, restait toujours l'idée de Matsoua : le racisme et la misère-étaient le résultat du refus, par les autorités coloniales, de collaboration avec les Noirs et du maintien à tout prix de la domination blanche. Dans la pratique, Matsoua s'était d'abord laissé prendre par la chimère de la possibilité d'agir dans la légalité pour obtenir que les Noirs du Moyen-Congo et de l'A.E.F. soient traités comme des citoyens français ; puis, se heurtant à l'ordre colonial, il en arriva à s'appuyer sur le peuple qui devint une force incontestable. Il déclencha une prise de position sentimentale. (D. M'Fouilou, 1980, p. 90).

Dans *Mythologies* (1957), notamment dans le chapitre intitulé le mythe, aujourd'hui, (p.179) Roland Barthes évoque les mythes modernes :

Ainsi, chaque jour et partout, l'homme est arrêté par les mythes, renvoyé par eux à ce prototype immobile qui vit à sa place, l'étouffé à la façon d'un immense parasite interne et trace à son activité les limites étroites où il lui est permis de souffrir sans bouger le monde : la pseudo-physis bourgeoise est pleinement. (R. Barthes, 1957, p.230)

3.1 Assujettissement de la civilisation africaine par la civilisation occidentale ou le mythe de la supériorité du Blanc sur le Noir.

L'une des missions de la colonisation fut de « civiliser ». Or, la période de la colonisation est celle de l'exploitation socio-économique, où le Nègre a été opprimé et dégradé par le colonisateur. La colonisation n'était qu'une machine destinée à détruire des civilisations dignes, belles et fraternelles. L'Africain s'aperçoit que l'assimilation a fait de lui un être à *peaux noires, masques blancs* (F. Fanon, 1952). La colonisation est un espace-temps où l'autochtone a bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie. À cet égard, Albert Memmi écrit : « La colonisation a déshumanisé, ce qu'est véritablement le colonisé importe peu au colonisateur. »

(Albert Memmi 1985, p. 99). Ainsi, entre le colonisateur et le colonisé, il n'y a qu'un abîme, aucun contact franc, humain, mais des rapports de domination et de soumission. Aimé Césaire affirme à juste titre : « Entre le colonisateur et le colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, les cultures obligatoires, la souffrance et la muflerie (...) A mon tour de poser une équation : Colonisation=chosification » (Aimé Césaire 1955, p. 19). Pour le colonisateur, c'est une fierté de civiliser les peuples autochtones :

Nous sommes les chefs nous sommes beaux, intelligents Dieu nous a envoyés pour vous civiliser vous êtes noirs, la couleur du démon, de la nuit, du serviteur, vous êtes esclaves macaques regardez vos cheveux crépus vos lèvres charnues vos nez camus alors que nous avons les cheveux raides le nez fin et pointu les lèvres minces nous sommes la race des seigneurs reculez redressez la tête garde à vous ! ... » Ils leur donnèrent des fusils, des galons, leur apprirent à se mettre au garde-à-vous devant le drapeau. (Emmanuel Dongala, 1980, p. 59)

André Grenard Matsoua de son côté, est un révolutionnaire, un leader qui a défié et combattu farouchement la colonisation, suscitant l'inquiétude du colonisateur :

Toutes les activités que Matsoua menait, pour la justice et la liberté, provoquèrent l'inquiétude des autorités françaises, pressées par les colons. Ils décidèrent l'arrestation des délégués que Matsoua avait envoyés au Congo, pour une mission d'information et de propagande. Le peuple fut indigné. L'agitation commença. La répression apparut. Les missionnaires et les colons eurent, à l'égard des Noirs, une attitude de méfiance, voire d'hostilité. (D. M'Fouilou, 1980, p.30)

La marginalisation, la désidentification du Noir par le Blanc accroît le schisme entre les deux races : « Il n'est pas question pour nous de collaborer avec les Blancs, nous devons refuser tout de leur part ». (D. M'Fouilou, 1980, p. 201). Le racisme est une idéologie fondée sur le complexe de supériorité ou d'infériorité.

3.2. *Le racisme*

Sur les plans anthropologique et philosophique, le racisme fait partie des formes d'ostracisme, engendrant violence, mépris, intolérance, humiliation et exploitation. L'idée de race implique une différence de pigmentation. La notion de race est à prendre avec prudence. L'idée de race implique une différence de pigmentation et de hiérarchisation. Claude Lévi-Strauss suppose que la notion de « race » est souvent définie à l'envers. Il écrit à propos : « Quand on cherche à caractériser les races biologiques par des propriétés psychologiques particulières, on s'écarte autant de la vérité scientifique en les définissant de façon positive que négative. » (C.Lévi-Strauss 2001, p.9). Dominique M'Fouilou souligne le clivage entre la race noire et la race blanche :

L'administration coloniale n'était devenue pour lui qu'une sorte d'institution qui rabaissait l'« indigène », le rejetait dans un monde dur, injuste, intolérable, à la périphérie de la vie économique et politique de son propre pays. Particulièrement sensible au caractère parfaitement dérisoire de toutes les activités qui lui étaient imposées par la colonisation, l'« indigène » vivait en marge des activités réelles de l'époque. (D. M'Fouillou, 1980, p.15)

L'indifférence à l'égard de l'altérité radicale est une problématique qui est d'actualité. Déjà, l'idéologie raciste du XIXe siècle établissait une hiérarchie des races dans laquelle les peuples noirs étaient infériorisés. En effet, les clichés coloniaux sur les races percevaient la race noire comme inférieure et méprisable. Le choc culturel et historique du contact Europe-Afrique légitime la perspective de chosification. En effet, l'entreprise coloniale c'est la dépersonnalisation de l'Autre, la caricature de l'Afrique, de l'autochtone, le racisme et le complexe. Mais, le lyrisme de la Négritude a déconstruit le discours colonial, a bousculé l'image que l'homme Blanc se faisait du Noir et a évacué tous les stéréotypes.

L'une des caractéristiques de la littérature africaine consacrée à l'époque coloniale est la dénonciation du racisme. Le racisme est une théorie fondée sur l'idée de supériorité de certaines races sur les autres. Le racisme prône la ségrégation entre les races. C'est dans cette perspective que Tzevetan Todorov (1989, p.133) écrit :

Le mot "racisme", dans son acception courante, désigne deux domaines très différents de la réalité : il s'agit d'une part d'un *comportement*, fait le plus souvent de haine et de mépris à l'égard de personnes ayant des caractéristiques physiques bien définies, et différentes des nôtres ; et d'autre part d'une *idéologie*, d'une doctrine concernant les races humaines.

Conclusion

En définitive, il convient de souligner que les romans de notre corpus mettent un accent particulier sur la dimension messianique des protagonistes Mankunku et Matsoua. Il s'est agi dans notre analyse de montrer, par l'entremise de l'approche mythocritique, que ces personnages sont des leaders, des libérateurs. Ces actants emblématiques sont mythiques par rapport à leur héroïsme. André Grenard Matsoua a farouchement combattu le colonialisme, partant, le racisme. Mankunku est un personnage atypique par son héroïsme et sa pugnacité. L'église et le culte intègrent le sacré et la spiritualité ; la sorcellerie intègre le rituel initiatique. L'écriture du mythe lisible à partir des actants dans les textes narratifs étudiés est une quête et une valorisation identitaires. Nous avons noté quelques mythes, d'essence essentiellement anthropologique et sociologique : le mythe de la supériorité du Blanc sur le Noir, le mythe de la hiérarchie des races et que nous qualifions de mythes modernes.

Références bibliographiques

- ARON, P. et al. (dir) (2002), *Le dictionnaire du littéraire*, PUF.
- BARTHES, R. (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- (1976), *S/Z, Points*, Paris, Le Seuil.
- CESAIRE, A. (1955), *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- DONGALA, E. (1987), *Le Feu des origines*, Paris, Albin Michel.
- (2005), *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris, Editions Le Serpent à plume.
- DURAND, G. (1994), *L'imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Editions Hatier, coll « Optique philosophie »
- DURAND, G. (1996), *Introduction à la mythologie, mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel,
- ELIADE, M. (1963), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard.
- (1965), *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.
- GREIMAS, A. J. (1981), « Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », in *L'Analyse structurale du récit*, Paris, Points Essais.
- HALEN, P. et FLORENCE, P. dir (2016), *Littératures africaines et spiritualité*, Presses universitaires de Bordeaux.
- MOURALIS, B. 2016, « L'écrivain africain et le sacré : quels engagements entre le début des années 1960 et aujourd'hui », in Pierre Halen et al, *Littératures africaines et spiritualité*, Presses universitaires de Bordeaux, pp.43-65.
- M'FOUILLOU, F. (1980), *Les Corbeaux*, Paris, Akpagnon.
- MINEKE, L. de S. (de) (1973), *Le Blanc vu d'Afrique*, Yaoundé, CLE.
- LANIER C. et al (2014), *La culture générale de A à Z*, Paris, Hatier.
- LEVI-S-C, (2001), *Race et Histoire*, collection Folio/essais, Paris, UNESCO.
- MEMMI, A. (1985), *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.
- TODOROV, T. 1989, *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.
- TLF, article « spiritualité », A, 2 ; <http://actilif.actilif>, consulté le 6.9.2015.
- YALA KOUANDZI, R. D (2016), « La représentation du personnage Matsoua dans la littérature congolaise : la part de la raison et de l'imaginaire dans *Matricule 22* de Patrice Lhoni et *Le feu des origines* d'Emmanuel Dongala, » *Ethiopique*, Revue semestrielle, p.81-101
- ZAHAN Dominique, 1970, *Religion, Spiritualité et pensée africaines*, Paris, Payot.